

CHRISTIAN GARCIN

D'UN POINT L'AUTRE

Darjeeling est célèbre grâce à Lawrence Durrell, à son thé, à ses montagnes, et dans une moindre mesure grâce au cinéaste bengali Satyajit Ray, qui avait écrit (et non filmé) des histoires policières à la Tintin mettant en scène le jeune détective Feluda, dont quelques-unes se déroulent dans la région, notamment *Danger à Darjeeling*, que l'on peut trouver en traduction française mais qu'il vaut mieux, d'assez loin, lire si on le peut en version anglaise – ou, pourquoi pas, bengalie. La ville est bâtie sur une colline, et s'étend verticalement de 1 900 à 2 600 mètres d'altitude. Un minuscule tortillard met huit heures pour parcourir les cent cinquante kilomètres qui séparent Darjeeling de la ville de Siligari, dans la vallée tout en bas, et avance sur ses rails à l'empan extrêmement étroit jusque dans le cœur de la cité, traversant régulièrement la route mal goudronnée, longeant les maisons de si près que l'on doit, sortant de chez soi, enjamber les rails dès le premier pas avant d'accéder à la rue. Comme ce train est peu fréquent (un par jour, peut-être deux) et d'une lenteur extrême qui permet de le voir arriver de loin, comme aussi il avertit d'un sifflet aigu dès qu'il s'approche à quelques centaines de mètres des maisons, les habitants se sont depuis longtemps appropriés les rails, et y installent leurs chaises, leurs affaires, leur linge, leurs jouets lorsqu'il s'agit d'enfants. Les chiens s'y

prélassent, et les vaches y broutent ce qu'elles trouvent entre les traverses. De plusieurs points de la ville on peut, si la météo est clémente, apercevoir la formidable masse du Kangchenjunga, le troisième plus haut sommet du monde, qui écrase l'horizon sous ses 8600 mètres couronnés de neiges. Au-devant, s'étendent de paisibles jardins de thé, comme dans toute la région alentour. Darjeeling fut extrêmement anglaise, elle est aujourd'hui un peu indienne, c'est-à-dire bengalie, et pas mal népalaise – on le serait à moins : le Népal est la porte à côté. Elle est surtout grouillante d'une multitude de collégiens ou lycéens en habits bleus ou gris, selon leurs écoles respectives, qui enjambent en riant les monceaux d'ordures, les trous dans la chaussée, les canalisations d'eau à ciel ouvert que l'incurie des pouvoirs publics laisse proliférer – mais de cela, sous le regard bienveillant du puissant Kangchenjunga, les enfants semblent heureusement se foutre un peu.

Ce mini-tortillard qu'il est possible d'emprunter pour arriver à Darjeeling est l'un des mille et un moyens de transport dont regorge l'Inde tout entière, et qui, pour certains, *sont* l'Inde elle-même, tout comme le sont le souriant *sorry sir* (ou *madam*), *only rice and vegetables* des gargotes de fond de ruelles, le fuchsia des saris qui sèchent sur les murs, les sommiers tressés dressés à la verticale qui dans les rues attendent la nuit et une problématique belle étoile, les odeurs de cardamome, d'encens, de santal et d'ordures mélangées, les vaches aux hanches saillantes qui mâchonnent paisiblement reliefs de repas abandonnés là, guirlandes de fleurs ou sacs plastique en lambeaux, et les rues poussiéreuses envahies de véhicules de toutes sortes, bordées de bicoques sommaires mal adossées les unes aux autres – ces rues qui sont les mêmes partout dans le pays, mêmes ordures, mêmes odeurs, mêmes couleurs, même vacarme de klaxons, même indescriptible grouillement

motorisé, pédestre et animalier, mêmes chiens, mêmes vaches, mêmes chats, poules, chèvres et parfois familles de cochons maigres au poil noir hérissé et aux longs groins de sangliers.

En Inde tout est bon pour aller d'un point à l'autre : train bondé, camion pétaradant de couleurs et de colifichets, vélo de fortune, rickshaw bariolé à moteur ou à pédales, scooter noyé de fumée noire, voiture nettoyée dix fois par jour à la main et toujours sale, charrette aux roues en bois, moto assourdissante, âne, mule, cheval, dromadaire, 4x4, sans compter les bords de route à pied – activité qu'il vaut mieux éviter cependant, tant les distances sont longues, la poussière omniprésente, et le danger palpable, surtout la nuit (plus noire que la nôtre) avec ces hordes de camions conduits par des chauffeurs routiers surexploités qui roulent vingt heures par jour, s'arrêtent dans un *dhaba*, boivent un coup, en tirent un à l'occasion (certains font bordel), mangent, et repartent bourrés, à moitié endormis – d'où les innombrables carcasses de camions défoncés, essieux brisés, qui jonchent les routes.

Une fois que vous avez traversé ces campagnes où des silhouettes bibliques, une cruche sur la tête, drapées dans des tissus colorés, longent des champs travaillés à la main par des femmes en sari, des no man's land parsemés de constructions bétonnées sous une faible brume tremblotante, que vous avez longé des routes épuisantes, lamentables, tout en successions de cahots, de chaos, de blocages, de trous énormes dans la chaussée, et de klaxons, vous vous retrouvez plongés dans la folie de, mettons, Jaipur.

« La folie », oui. Cela semble être un lieu commun, mais il y a *vraiment* quelque chose de fou en Inde. Partout l'Occidental jeté là peut éprouver la défaite de la raison, du rationalisme, de la logique. Bien entendu il n'y a jamais eu Descartes, mais il n'y a jamais eu les Grecs non plus, ni même

la rigueur de Confucius. L'Inde, ou la promiscuité de tout, des hommes et des animaux, des véhicules, des langues et des dieux (1 652 langues recensées, 18 officielles, 20 ou 30 millions de dieux, en comptant les avatars). Un ramassis de volontés distinctes, sans rien qui les unisse. Quelque chose de l'ordre du chaos – si l'on peut associer ces deux termes. Tout se mêle et se mélange, les scènes les plus absurdes sautent aux yeux, des milliers d'existences se croisent à toute vitesse, sans se voir, dans le vacarme absolu – du moins l'éprouve-t-on ainsi. Chaque mètre carré renferme un condensé de destins, chaque recoin un réservoir de fictions, de vies possibles. L'Inde, ou le triomphe de l'individu dans le grouillement de la multiplicité – une foule, oui, mais d'individus. Contre cela, aucun État ne peut rien. Rien à réglementer, chacun agit pour soi, au détriment de l'autre s'il le faut. La conduite automobile, ou en deux-roues, est à l'esbroufe, comme en Chine, mais en plus cacophonique. C'est la loi du plus fort. Là où on dispose de peu d'espace, il faut faire son trou, faire subir sa loi, ou bien on est menacé de disparaître. Ici une règle *collective* n'aurait aucun sens. Elle ne peut, si elle existe, qu'être débordée pour devenir règle individuelle, modelable à merci. En ville par exemple, un panneau « Stop » est évidemment ignoré, mais celui qui vient de l'autre côté sait qu'il n'y a pas de « Stop », même signalé, qui sera respecté. Aussi ne surgit-il pas à toute allure, avec le plaisir malin et malsain de l'Européen qui provoquerait presque un accident pour peu qu'il soit sûr d'avoir raison, d'avoir la loi pour lui. Ici, pas de loi : juste de l'intimidation paisible. Le type avance, l'autre aussi, et ce jusqu'à un millimètre de la carrosserie adverse. Le premier qui s'arrête a, en quelque sorte, perdu – ou gagné, peu importe. Aucun des deux n'éprouve quelque amertume que ce soit d'avoir laissé passer l'autre. Rien de personnel là-dedans – et c'est parfaitement reposant.

Code de la route en Inde, travaux pratiques : soit un pont sur lequel une voiture en double une autre tandis qu'à quinze mètres de là une moto double un camion qui double un tracteur. Contrainte : les véhicules sont au nombre de cinq, et la route n'est qu'à deux voies. Problème : vous êtes dans la voiture. Le problème fut résolu à l'indienne : miraculeusement. (La preuve, je suis là pour en témoigner.)

Je débarquai donc à Jaipur. J'arrivais du fort d'Amber tout proche, qui s'étale sur une colline où l'on accède par une longue rampe en S que les cornacs proposent aux touristes de gravir à dos d'éléphant. Là, l'œil est d'emblée satisfait par l'alliance du grès rose et du marbre blanc, du vert du petit lac tout en bas sur lequel un îlot abrite un temple et des jardins géométriques, et du bleu léger du ciel. Ce fort d'Amber est satisfaisant pour l'œil, oui, mais aussi pour l'esprit dont il semble reproduire, dans ses structures, la complexité des méandres. Il est l'exemple assez convaincant de ce que pourrait être une architecture borgésienne, un peu semblable, se dit-on d'abord, à la description que fait Borges de la Cité des Immortels dans le conte qui ouvre le recueil *L'Aleph* – et puis on se reprend, car si la Cité des Immortels est un amalgame incompréhensible et monstrueux de constructions piranésiennes, le fort d'Amber, lui, est un ensemble délicieusement labyrinthique de palais, cours intérieures, jardins, couloirs, volées d'escaliers qui correspondent entre eux en un réseau inextricable dans quoi il est aisé de se perdre. C'est le règne du recoin, de la porte dérobée, de l'alcôve, de la soudaine ouverture sur un toit-terrasse, un jardin dissimulé ou un palais envahi de miroirs. On pense aux *Mille et Une Nuits* et donc, encore une fois, à Borges, à qui l'on pense de toute façon dès qu'on se sent agréablement perdu. Plus tard je penserai encore à lui dans la ville même de Jaipur, en arpentant l'époustouflant observatoire au nom évocateur

de Yantra Mandir, ou Jantar Mantar, constitué de gigantesques blocs géométriques posés là comme les vestiges d'une civilisation disparue, mais une civilisation de géants – les Immortels borgésiens une nouvelle fois peut-être –, constructions d'une esthétique à la fois rigoureuse qui ferait penser à une installation de sculptures contemporaines, et minutieusement subtile, puisque tous ces instruments de mesure des phénomènes célestes sont encore utilisables et d'une extrême précision.

Entre Amber et Jaipur, le taxi dans lequel j'avais pris place suivait une file assourdissante de voitures, motos, camions, charrettes, autobus – ou plutôt il s'inscrivait en elle, englouti dans le vacarme ambiant, submergé de cris, de cliquetis, de grognements, de klaxons et de vrombissements. J'avais l'appareil photo dans mon sac : je savais qu'aucune photo ne pourrait rendre le bruit, les couleurs, les odeurs, les mouvements, le fourmillement incessant et polyphonique de tout cela – et, en même temps, son extrême monotonie (« la terrible monotonie de l'Inde », écrivait Pasolini en 1962). Car oui, tout se ressemble partout, dans les villes (« le marché, le grouillement fétide, les corps mutilés, les vaches, les lépreux, les banlieues avec ces constructions coloniales basses et longues, les terre-pleins couverts de chèvres et de petits enfants... » – Pasolini toujours) comme dans les campagnes indiennes, toujours identiquement pauvres, poussiéreuses, colorées, leurs rues flanquées de boutiques toutes semblables, grandes comme une boîte d'allumettes, où un type accroupi ou assis en tailleur propose des rangées de chips et machins salés que personne n'achète jamais.

Le taxi, donc, avançait à son allure d'escargot mazouté, doublé sur sa droite par d'antiques mobylettes ornées de guirlandes roses et d'images pieuses de Krishna ou Ganesh, sur sa gauche par de beaucoup plus antiques, et beaucoup

plus sobres, attelages de dromadaires conduits par des types aux mollets maigres et bruns qui se tenaient debout sur de bringuebalantes charrettes de fortune, tentant tant bien que mal de slalomer à très faible vitesse entre les voitures amassées là et les trous de la chaussée – une route nationale pourtant m'avait-on dit, mais ces catégories-là ne peuvent rien face à la force du réel. Or, on a beau être en Inde, nos yeux, nos sens, notre entendement ont beau avoir été accoutumés, depuis le temps, aux diverses surprises du grand fourmillement indien, le réel peut encore s'avérer surprenant. Disons qu'il est encore possible, à l'occasion, de sursauter de surprise. J'y fus d'ailleurs bien aidé, car c'est la voiture elle-même qui se mit soudain à sursauter, et moi avec – je n'avais eu, en somme, qu'à suivre le mouvement. De ce sursaut le conducteur ne semblait pas s'étonner le moins du monde, mais moi, si : le taxi venait, indéniablement, de faire un bond de côté. Je pensai tout d'abord à un paquet, ballot ou animal mort sur la chaussée, ou pire encore, allez savoir, sur quoi nous aurions roulé, mais non. Il semblait avoir été bousculé de l'arrière. Et je vis soudain – tout cela fut très bref, presque simultanément, et nécessite plus de temps à le raconter qu'il n'en a fallu pour le vivre –, je vis soudain la vitre de ma portière *intégralement* bouchée par un énorme machin grisâtre, plissé, parsemé de crevasses et de poils, qui venait s'y appuyer, la heurter, la remuer, et faisait valser la voiture. Le machin grisâtre recula, à moins que ce fût le taxi, enfin, ils se décollèrent l'un de l'autre, et une formidable cuisse d'éléphant se révéla, puis l'éléphant tout entier, surmonté d'un type édenté qui semblait se foutre de tout, et notamment du taxi que le pachyderme avait failli renverser. L'éléphant avança, nous dépassa, et rejoignit devant nous le flot ininterrompu des voitures, dromadaires, vélos, autobus, camions et rickshaws pétaradants et colorés enveloppés de fumées noires et du crincriin des klaxons.

Plus encore que le bruit, plus que l'enchevêtrement des habitations et des terrasses, plus que les odeurs musquées, les couleurs pétantes, ce qui frappe en Inde, ce qui requiert d'emblée, c'est la proximité évidente, éprouvée de toute éternité, entre les animaux et les hommes. Les frontières sont si floues entre extérieur et intérieur, espace privé et espace public, qu'il semble immédiatement naturel de voir une tourterelle faire son nid au-dessus d'un store de salle de bains, un moineau le sien à côté de la table du petit déjeuner et nourrir ses oisillons tandis que vous partagez mangues et yaourts, un macaque s'inviter à votre table ou un éléphant venir percuter dans une totale indifférence le véhicule, quel qu'il soit, dans lequel vous vous trouvez.

Plus tard nous sommes arrivés à un carrefour, en plein centre-ville. L'éléphant était là, entouré de dromadaires lascifs, de rickshaws, d'autobus, de scooters, de taxis, de vaches qui semblaient posées là par hasard, et autour du rond-point matérialisé par une simple colonnette en béton rongé, c'était une noria multicolore et désordonnée, chacun passant à droite ou à gauche selon la disponibilité du moment, qui klaxonnant d'un air indifférent, qui slalomant à grands coups de guidon, les dromadaires jetant de petits coups d'œil hautains derrière leurs longs cils de houri, et mon éléphant pressé d'en finir, avançant obstinément, chacun s'effaçant devant lui, dans la belle lenteur de son pas millénaire.
